

Un jour d'avril de l'année 2022, l'énorme porte de la bibliothèque se referma brutalement. Un véritable coup de tonnerre.

Bonjour, pensai-je.

Au bas des marches, dans son uniforme de la Légion Unie, un uniforme qui ne tombait plus aussi bien qu'il y avait vingt ans, un œil noir levé vers mon bureau, se tenait Jonathan Barnes.

Son attitude bravache momentanément en veilleuse me rappela dix mille discours jaillis de sa bouche en l'honneur des Vétérans, les interminables défilés drapeau au vent qu'il avait organisés tambour battant, se démenant jusqu'à plus souffler, les banquets de patriotes à base de poulet froid et de petits pois qu'il avait pratiquement préparés lui-même, sans parler des élans civiques avortés au fond de son chapeau.

À présent Jonathan Barnes gravissait lourdement le grand escalier grinçant, pesant sur chaque marche de toute sa corpulence et de toute l'autorité dont il venait d'être investi. L'écho de son tapage, répercuté par les vastes plafonds, avait dû offusquer même un homme de son espèce et le ramener à de meilleures façons, car lorsqu'il atteignit mon bureau, je ne perçus qu'un murmure dans l'haleine chargée d'alcool qu'il me souffla au visage.

« Je suis venu pour les livres, Tom. »

Négligemment, je consultai quelques fiches. « Quand ils seront prêts, on vous appellera.

— Un moment, dit-il. Attendez...

— C'est bien le lot de livres destiné aux Vétérans de l'hôpital que vous voulez ?

— Non, non ! s'écria-t-il. Je suis venu chercher *tous* les livres. »

Je le regardai fixement.

« Enfin, reprit-il, *presque* tous.

— Presque tous ? » Je clignai des yeux, puis me replongeai dans mon fichier. « On n'a droit qu'à dix volumes à la fois. Voyons voir. Ah ! Ça alors, vous n'avez pas renouvelé votre carte depuis l'âge de vingt ans, ce qui remonte à trente ans. Constatez par vous-même. » Je lui tendis la fiche.

Barnes posa ses deux mains sur le bureau et avança son imposante carcasse dans l'intervalle. « Vous faites de l'obstruction, à ce que je vois. » Son visage prenait des couleurs, sa respiration devenait rauque, grailonnante. « Je n'ai pas besoin de carte pour *mon* travail ! »

Son chuchotement s'était amplifié au point qu'une myriade de pages blanches s'arrêtèrent de jouer les papillons sous les lampes vertes, là-bas, dans les grandes salles de pierre. Quelques livres se refermèrent avec un petit bruit mat.

Les lecteurs levèrent leur visage empreint de sérénité. Leurs yeux, transformés en yeux d'antilopes par la temporalité et l'atmosphère du lieu, implorèrent le retour du silence, comme il se doit lorsqu'un tigre est venu rendre visite à une source d'eau fraîche telle que l'était assurément celle-ci. Au spectacle de ces visages affables tournés vers moi, je songeai aux quarante années que j'avais passées à vivre, travailler et même dormir ici, au milieu de vies secrètes et de personnages imaginaires, silencieux, sur vélin. Plus que jamais, je considérais ma bibliothèque comme un havre de fraîcheur, une forêt frisquette en constante expansion où les hommes, échappant à l'agitation fébrile d'une journée de travail, venaient passer une heure à détendre leurs membres et baigner leur esprit dans la lumière vert gazon et la brise légère des pages tournées. Puis, reconcentrés, les idées refixées à leur armature, la chair plus souple, ils pouvaient se replonger dans la fournaise grondante de la réalité, affronter midi, sa foule, l'improbable vieillissement, la mort inéluctable. J'en avais vu des milliers débouler affamés et repartir rassasiés. J'avais vu des gens perdus se retrouver. Des réalistes s'abandonner au rêve et des rêveurs se réveiller dans ce sanctuaire de marbre où chaque livre avait le silence pour signet.

« Certes, dis-je enfin. Mais cela ne prendra qu'un instant pour vous réinscrire. Remplissez cette fiche. En donnant deux solides références...

— Je n'ai pas *besoin* de références pour brûler des livres !

— Au contraire. Vous en avez d'autant plus besoin.

— Mes hommes constituent mes références. Ils attendent les livres dehors. Ils sont dangereux.

— Les hommes de ce genre le sont toujours.

— Non, non, je veux parler des livres, imbécile. Les *livres* sont dangereux. Bonté divine, il n'y en a pas deux qui soient d'accord. Toujours ce maudit double langage. Toujours cette fichue tour de Babel et ces flots de salive. Alors nous venons simplifier, clarifier, élaguer. Il nous faut...

— Discuter de tout ça, dis-je en prenant un Démosthène que je me calai sous le bras. C'est l'heure où je vais dîner. Joignez-vous à moi, s'il vous plaît... »

J'étais à mi-chemin de la porte quand Barnes, les yeux exorbités, se souvint soudain du sifflet d'argent suspendu à sa vareuse, le coinça entre ses lèvres et en tira une note perçante.

Les portes s'ouvrirent à toute volée. Une marée d'hommes en nait rauque, grailonnante. « Je n'ai pas besoin de carte pour mon travail ! »

Son chuchotement s'était amplifié au point qu'une myriade de pages blanches s'arrêtèrent de jouer les papillons sous les lampes vertes, là-bas, dans les grandes salles de pierre. Quelques livres se refermèrent avec un petit bruit mat.

Les lecteurs levèrent leur visage empreint de sérénité. Leurs yeux, transformés en yeux d'antilopes par la temporalité et l'atmosphère du lieu, implorèrent le retour du silence, comme il se doit lorsqu'un

tigre est venu rendre visite à une source d'eau fraîche telle que l'était assurément celle-ci. Au spectacle de ces visages affables tournés vers moi, je songeai aux quarante années que j'avais passées à vivre, travailler et même dormir ici, au milieu de vies secrètes et de personnages imaginaires, silencieux, sur vélin. Plus que jamais, je considérais ma bibliothèque comme un havre de fraîcheur, une forêt frisque en constante expansion où les hommes, échappant à l'agitation fébrile d'une journée de travail, venaient passer une heure à détendre leurs membres et baigner leur esprit dans la lumière vert gazon et la brise légère des pages tournées. Puis, reconcentrés, les idées refixées à leur armature, la chair plus souple, ils pouvaient se replonger dans la fournaise grondante de la réalité, affronter midi, sa foule, l'improbable vieillissement, la mort inéluctable. J'en avais vu des milliers débouler affamés et repartir rassasiés. J'avais vu des gens perdus se retrouver. Des réalistes s'abandonner au rêve et des rêveurs se réveiller dans ce sanctuaire de marbre où chaque livre avait le silence pour signet.

« Certes, dis-je enfin. Mais cela ne prendra qu'un instant pour vous réinscrire. Remplissez cette fiche. En donnant deux solides références...

— Je n'ai pas besoin de références pour brûler des livres !

— Au contraire. Vous en avez d'autant plus besoin.

— Mes hommes constituent mes références. Ils attendent les livres dehors. Ils sont dangereux.

— Les hommes de ce genre le sont toujours.

— Non, non, je veux parler des livres, imbécile. Les livres sont dangereux. Bonté divine, il n'y en a pas deux qui soient d'accord. Toujours ce maudit double langage. Toujours cette fichue tour de Babel et ces flots de salive. Alors nous venons simplifier, clarifier, élaguer. Il nous faut...

— Discuter de tout ça, dis-je en prenant un Démosthène que je me calai sous le bras. C'est l'heure où je vais dîner. Joignez-vous à moi, s'il vous plaît... »

J'étais à mi-chemin de la porte quand Barnes, les yeux exorbités, se souvint soudain du sifflet d'argent suspendu à sa vareuse, le coinça entre ses lèvres et en tira une note perçante.

Les portes s'ouvrirent à toute volée. Une marée d'hommes en uniforme anthracite se bousculèrent bruyamment dans les escaliers.

Je les interpellai à mi-voix.

Ils s'arrêtèrent, surpris.

« Doucement », dis-je.

Barnes m'empoigna le bras. « Vous cherchez à résister à la loi ?

— Pas du tout. Je ne demande même pas à voir votre mandat de confiscation. J'aimerais simplement que vous travailliez en silence. »

Les lecteurs s'étaient brusquement levés sous la déflagration des bottes. Je fis mine de tapoter l'air. Ils se rassirent et ne levèrent plus les yeux sur ces hommes engoncés dans leurs uniformes charbonneux qui fixaient sur moi un regard incrédule.

Barnes hocha la tête. Les hommes s'avancèrent sans bruit, sur la pointe des pieds, dans les grandes salles de la bibliothèque. Avec mille précautions, observant la discrétion de mise, ils ouvrirent les fenêtres. En silence, parlant à voix basse, ils prirent des livres sur les rayons pour les jeter en bas, dans la cour crépusculaire. De temps en temps, ils lançaient un regard mauvais aux lecteurs qui continuaient tranquillement de tourner les pages, mais ne faisaient pas un geste pour s'emparer de ces livres-là ; ils se contentaient de vider les rayons.

« Bon, fis-je.

— Bon ? s'étonna Barnes.

— Vos hommes peuvent travailler sans vous. Accordez-vous une pause. »

Et j'étais dehors dans le crépuscule, si vite qu'il ne put que me suivre, débordant de questions muettes.

Nous traversâmes la pelouse où un énorme Enfer portatif était dressé, avide, un gros poêle goudronneux qui crachait des flammes rouge orangé et bleu gazeux dans lesquelles des hommes enfournaient les oiseaux affolés, les colombes de papier qui, absurdement, prenaient leur essor pour s'affaler par terre, les ailes brisées, les précieuses volées lâchées de chaque fenêtre pour heurter lourdement le sol avant d'être arrosées de pétrole et jetées dans la fournaise dévorante. Comme nous passions devant cette œuvre haute en couleur à défaut d'être constructive, Barnes lâcha, songeur : « Curieux. Devrait y avoir foule. Un truc comme ça... Mais... pas un chat. Comment ça se fait ? »

Je le laissai à ses réflexions. Il dut courir pour me rattraper.

Dans le petit café d'en face, nous prîmes place à une table, et Barnes, énervé par il ne savait trop quoi, lâcha : « On peut commander ? Il faut que je retourne au travail ! »

Walter, le patron, se dirigea vers nous sans se presser, deux menus écornés à la main. Il me regarda. Je lui fis un clin d'œil.

Il se tourna vers Barnes et dit : « Viens avec moi et sois mon amour ; et nous goûterons à tous les plaisirs. »

— Quoi ? » Barnes battit des paupières. « Appelez-moi Ismaël », reprit Walter.

— Ismaël, dis-je, on commencera par un café. » Walter revint avec la commande.

« Tigre, tigre qui irradie », dit-il. « Dans les forêts de la nuit. » L'œil rond, Barnes regarda l'homme s'éloigner tranquillement. « Qu'est-ce qui lui prend ? Il est cinglé ou quoi ?

— Non, dis-je. Mais continuez ce que vous me disiez à la bibliothèque. Expliquez-moi.

— Que j'explique ? Bon sang, il vous faut toujours des raisons à tout. Très bien, je vais vous expliquer. C'est là une expérience formidable. Un test au niveau de la ville. Si notre autodafé marche ici, ça marchera partout ailleurs. On ne brûle pas tout, non, non. Vous avez remarqué que mes

hommes ne nettoyaient que certains rayons et certaines catégories ? Nous allons éviter à 49,2 %.  
Puis rendre compte de notre succès au Comité central...

— Excellent. »

Barnes me lorgna. « Comment pouvez-vous être aussi enjoué ?

— Le problème de toute bibliothèque est de trouver où entreposer les livres. Vous m'avez aidé à le résoudre.

— Je croyais que vous... auriez peur.

— J'ai côtoyé des vandales toute ma vie.

— Pardon ?

— Un incendiaire est un incendiaire. Quiconque détruit par le feu est un vandale.

— C'est au commissaire principal à la Censure, Green Town, Illinois, que vous parlez, bon sang ! »

Un autre personnage se présenta, un garçon, la cafetière fumante en main.

« Salut, Keats, dis-je.

— "Saison des brumes et de la suave maturité des fruits", récita le garçon.

— Keats ? fit le commissaire principal à la Censure. Il ne s'appelle pas Keats.

— Suis-je bête ! Nous sommes dans un restaurant grec ici. N'est-ce pas, Platon ? »

Le garçon me resservit. « "Le peuple a toujours quelque champion qu'il place au-dessus de lui et qu'il porte au pinacle... Le tyran n'a pas d'autre racine ; à son apparition, c'est un protecteur." »

Barnes se pencha en avant pour regarder du coin de l'œil le garçon impassible. Puis il entreprit de souffler sur son café. « Tel que je le vois, notre plan est aussi simple que deux et deux font quatre... »

Le garçon reprit : « "Je n'ai pratiquement jamais rencontré de mathématicien qui soit capable de raisonner."

— La paix, nom d'un chien ! » Barnes reposa brutalement sa tasse. « Fichez-moi le camp, Keats, Platon, Holdrige, c'est ça votre nom. Je m'en souviens à présent, Holdrige ! Qu'est-ce que c'est encore que ce charabia ?

— Rien qu'une idée en l'air, dis-je. Un trait d'esprit.

— Merde aux idées en l'air, et au diable les traits d'esprit, vous pouvez dîner tout seul. Je me barre de cette maison de fous. » Et Barnes avala son café sous l'œil du patron et du garçon ainsi que sous le mien, tandis que de l'autre côté de la rue le feu de joie flambait férocement dans le ventre du monstre. Nos regards silencieux finirent par figer Barnes sa tasse à la main, une goutte de café lui dégoulinant du menton. « Pourquoi ? Pourquoi vous ne hurlez pas ? Pourquoi vous ne vous battez pas contre moi ?

— Mais je me bats », dis-je en prenant le livre que j'avais sous le bras. J'arrachai une page du Démosthène, le nom de l'auteur bien en évidence, la roulai en un long cigare, l'allumai, en tirai une bouffée et dis : « "Un homme peut échapper à bien des dangers, il ne pourra jamais échapper complètement à ceux qui refusent à une personne telle que lui le droit d'exister." »

Presque dans le même mouvement, Barnes bondissait sur ses pieds en hurlant, le « cigare » était arraché de ma bouche, piétiné, et le commissaire principal à la Censure dehors.

Je ne pouvais que le suivre.

Sur le trottoir, il bouscula un vieillard qui entraînait. Celui-ci faillit tomber. Je le rattrapai par le bras.

« Professeur Einstein, dis-je.

— Monsieur Shakespeare », me retourna-t-il.

Barnes prit la fuite.

Je le retrouvai sur la pelouse près de ma vieille et magnifique bibliothèque où les hommes ténébreux, dont chaque mouvement dégageait une odeur de pétrole, continuaient de déverser par les hautes fenêtres de vastes moissons de livres, pigeons abattus en plein vol, faisant agonisants, tout l'or et l'argent de l'automne. Mais... sans bruit. Et tandis que se poursuivait cette pantomime tranquille, presque sereine, Barnes hurlait en silence, ses dents, sa langue, ses lèvres, ses joues bloquant, étouffant un cri que nul ne pouvait entendre. Mais ce cri jaillissait par intermittence de ses yeux fous, se déchargeait dans ses poings crispés, modifiait les couleurs de son visage tantôt pâle, tantôt rouge, tandis qu'il me fusillait du regard, moi, le café, son maudit patron et cet épouvantable garçon qui lui répondait d'un geste amical de la main. L'incinérateur de Baal faisait gronder son appétit, griller la pelouse sous une pluie d'étincelles. Les yeux de Barnes se fixèrent sur l'aveugle soleil orangé qui brûlait dans son ventre furieux.

« Hé, lançai-je tranquillement aux hommes, les stoppant dans leur élan. Arrêté municipal. On ferme à neuf heures tapantes. Tâchez d'en avoir fini d'ici là. Je ne voudrais pas enfreindre la loi... Bonsoir, monsieur Lincoln.

— "Il y a quatre-vingt-sept ans... ", lança l'homme en passant.

— Lincoln ? » Le commissaire principal à la Censure se retourna lentement. « C'est Bowman.

Charlie Bowman. Je te connais, Charlie, reviens ici, Charlie, Chuck ! »

Mais l'homme s'était éloigné, les voitures passaient, et de temps à autre, tandis que la crémation des livres se poursuivait, des gens m'interpellaient et je leur répondais ; que ce soit par un « Monsieur Poe ! » ou un simple bonjour à quelque étranger patibulaire du nom de Freud, chaque fois que je saluais gaiement quelqu'un et qu'on me répondait, Barnes tressaillait comme si une flèche s'était enfoncée dans sa masse frémissante pour le faire lentement mourir d'une sournoise injection de feu et de fureur. Et il n'y avait toujours personne pour constituer un public.

Soudain, sans raison apparente, Barnes ferma les yeux, ouvrit la bouche en grand, prit sa respiration et cria : « Arrêtez ! »

Ses hommes cessèrent de jeter leurs brassées de livres par la fenêtre située au-dessus de lui.

« Mais, dis-je, ce n'est pas encore l'heure de la fermeture...

— On ferme ! Tout le monde dehors ! »

Les pupilles de Jonathan Barnes s'étaient transformées en deux trous d'ombre. Deux trous sans fond. Il agrippa l'air, tira vers le bas. Docilement, toutes les fenêtres s'abattirent comme autant de couperets de guillotine, faisant tinter les vitres.

Stupéfaits, les hommes en noir descendirent.

« Commissaire principal. » Je lui tendis une clé qu'il refusa de prendre, m'obligeant à lui refermer le poing dessus. « Revenez demain, observez le silence et finissez votre travail. »

L'abîme de son regard me sonda en vain. « Tout ceci... ça dure depuis combien de temps... ?

— Ceci ?

— Ceci... tout ça... et eux. »

Sans y parvenir tout à fait, il s'efforça de désigner de la tête le café, les voitures de passage, les paisibles lecteurs qui sortaient à présent de la bibliothèque, me saluant dans la fraîcheur nocturne, en amis qu'ils étaient. Ses yeux fixes d'aveugle ne rencontraient que le vide là où se trouvait mon visage. Sa langue, engourdie, se mit en mouvement. « Vous croyez que je vais me laisser avoir par vous tous. Moi, moi ? »

Je m'abstins de répondre.

« Comment pouvez-vous être sûr que je ne brûlerai pas les gens comme je brûle les livres ? »

Toujours pas de réponse.

Je le plantai là, dans la nuit noire.

Une fois retourné à l'intérieur de la bibliothèque, j'enregistrai la sortie des volumes qu'emportaient les derniers partants alors que la nuit s'installait définitivement, plongeant tout dans l'obscurité, et que la grande machine de Baal vomissait la fumée de son feu mourant au milieu de l'herbe printanière où se tenait le commissaire principal à la Censure, immobile comme une statue de béton, ne s'apercevant même pas que ses hommes partaient. Brusquement son poing s'envola. Quelque chose de brillant vint étoiler la vitre de la porte d'entrée. Puis Barnes tourna les talons et s'éloigna à la suite de l'incinérateur cahotant, urne funéraire noire et pansue derrière laquelle s'effiloçaient de longues écharpes de fumée, d'éphémères voiles de deuil.

Je tendis l'oreille.

Dans les salles du fond, que baignait une douce lumière de jungle, il y avait un frou-frou automnal de feuilles tournées, des bruits tamisés de respiration, de minuscules singularités, le geste d'une main, l'éclat d'une bague, le pétilllement intelligent d'un œil d'écureuil. Quelque voyageur nocturne continuait de naviguer entre les rayons à moitié vides. Dans la sérénité de la porcelaine, les eaux des toilettes coulaient vers le calme d'une mer lointaine. Mes semblables, mes amis, émergeaient un par un de la fraîcheur du marbre, des vertes clairières, pour se plonger dans une nuit meilleure que nous n'aurions jamais osé l'espérer.

À neuf heures, je sortis ramasser la clé jetée par Barnes et laissai passer le dernier lecteur, un vieillard. Comme je verrouillais la porte, il inhala une grande goulée d'air frais, regarda la ville, la pelouse roussie par les étincelles, et dit : « Vous croyez qu'ils reviendront ?

— Qu'ils reviennent. Nous sommes prêts à les accueillir, non ? »

Le vieil homme me prit la main. « "Le loup habitera avec l'agneau ; le léopard se couchera auprès du chevreau ; le veau, le lion, la brebis demeureront ensemble." »

Nous descendîmes les marches.

« Bonsoir, Isaïe, dis-je.

— Monsieur Socrate, me retourna-t-il. Bonne nuit. » Et chacun partit de son côté dans l'obscurité.

---

1. Début du célèbre discours de Gettysburg pour l'inauguration du cimetière militaire (12 novembre 1863), où, en 269 mots passés à la postérité, Lincoln définit les buts de guerre de l'Union et les principes de la démocratie. (N.d.T.)